

Ruth D.

«J'ai tout de suite su que ce serait ma ville»



Ruth D., f., née en 1935, originaire de Hagen en Westphalie/Allemagne, à Zurich depuis 1961

D'où venez-vous?

De Hagen en Westphalie. Hagen est une petite ville industrielle. A l'époque, elle avait à peu près 160 000 habitants. Je vivais là-bas, dans la banlieue, avec mes parents, ma grand-mère et ma demi-sœur. A certains moments, j'ai vécu avec la sœur de ma mère. Nous avions un grand jardin où poussaient trente arbres fruitiers et de nombreux arbustes. Dans le jardin, il y avait des niches dans lesquelles je m'asseyais sur un petit tabouret. Je n'avais pas le droit de m'asseoir par terre. Dans la région de la Ruhr, le sol est toujours un peu souillé de poussière de charbon. Dans le jardin, je pouvais inviter mes amis. Le terrain était séparé de l'extérieur par une épaisse haie de troènes. A travers les brèches, nous pouvions regarder la rue, observer les gens, nous pouffions de rire et chuchotions. Je me sentais protégée.

Il y avait aussi la peur. Je suis née en 1935, la guerre a commencé en 1939. Lorsque les sirènes retentissaient le soir, nous devions ramasser nos affaires et passer la nuit dans la cave. J'avais une petite valise avec le strict nécessaire. Comme j'étais la plus jeune de la famille, on me mettait souvent de bonne heure à dormir dans la cave, sur l'un des lits superposés. J'avais souvent très peur. Je savais que les autres s'amusaient en haut et que moi, j'étais seule dans la cave sombre. Plus tard, lorsque c'est devenu vraiment dangereux, nous sommes allés dans les «galeries», c'était des carrières de calcaire dans lesquelles nous nous protégeons des attaques aériennes. En 1943, le centre-ville a été fortement endommagé par les bombardements. Mais seule une partie de notre quartier a été touchée.

Le gouvernement a décidé qu'il était trop dangereux pour les écoliers de rester dans la région de la Ruhr et nous avons été évacués. Ma mère, ma sœur et moi, nous nous sommes

retrouvées en Poméranie. Nous y avons vécu deux ans, et, dans mon souvenir, c'est l'une des périodes les plus heureuses. Kolberg, la mer Baltique, la plage blanche. Ma mère, qui se montrait très protectrice envers moi, a commencé à travailler à temps partiel comme secrétaire. Cela m'a permis d'avoir plus de liberté.

Quelle était la profession de votre père?

Il était ingénieur de travaux publics et il effectuait nombre de ses travaux écrits à la maison. Son bureau se trouvait dans le jardin d'hiver et à côté de sa table se trouvait une table plus petite. Lorsqu'il travaillait, je m'asseyais à la petite table, la plupart du temps, et je dessinais – mon premier plan, par exemple.

Qu'est-ce qui s'est passé après la guerre?

Il y a d'abord eu la fuite de Poméranie qui a duré plusieurs semaines. Nous avons fini par atterrir dans un bled de Sauerland. Il a fallu à mon père presque six semaines avant de nous retrouver. Nous sommes arrivés tout juste avant la fin de la guerre, le 4 ou le 5 mai, à Landemert. En juillet, nous étions de nouveau à Hagen. Notre maison était encore debout. Tout autour, les soldats américains avaient pris leurs quartiers dans les maisons individuelles. Ils avaient installé leur cuisine dans l'une d'entre elles. Nous n'avions pratiquement rien à manger. Ils jetaient leurs restes dans une fosse du jardin, mettaient de l'essence dessus et les brûlaient. Pour que nous, les Allemands, les vaincus, les ennemis, ne puissions pas en profiter. Dans le personnel de cuisine, il y avait un noir. Je me tenais souvent contre la haie et je le regardais quand il apportait les restes du repas et les jetait dans la fosse. Un jour, il a apporté une boîte en fer-blanc de 500 grammes, m'a regardée et l'a déposée près de la haie. Puis il a disparu. La boîte était remplie au tiers d'œufs brouillés. Des œufs brouillés au sucre. Je n'en avais jamais mangé. A partir de ce jour-là, il a déposé une boîte pour moi tous les jours. C'est comme ça que j'ai appris ce qu'était, par exemple, le «porc with applesauce». En tant que membre de l'armée, ce noir commettait un délit, mais il a pris ce risque.

J'avais au genou une blessure qui ne guérissait pas. Ce noir l'a remarqué et il m'a emmenée voir l'infirmier militaire. Là, on m'a traitée à la pénicilline. Plus tard, un docteur m'a dit qu'il m'avait probablement sauvé la jambe.

Plus tard, j'ai remarqué que j'aimais bien les noirs, je me sentais attirée par eux. Pendant les vacances ou en Angleterre, je rencontrais chaque fois beaucoup de noirs. Lorsque cette histoire m'est revenue en mémoire, j'ai su qu'il y avait là une corrélation.

Il m'est aussi resté quelque chose des peurs de la guerre. Un jour, il y a eu un exercice militaire à Zurich. Mes filles se sont beaucoup amusées à grimper sur les chars, mais moi, ça m'a serré le cœur. Et puis, il y a eu un spectacle aérien sur le lac. Je n'ai presque pas pu le

supporter. J'aurais pu hurler. Je me suis dépêchée de rentrer chez moi. Il est très important de parler de ces expériences traumatiques et de ne pas tout refouler.

Quelles sont les écoles où vous êtes allée?

J'ai été scolarisée à Hagen et j'y ai été deux ans à l'école primaire. A Kolberg, j'ai suivi l'école une autre année. Puis il y a eu la fuite, ce qui explique qu'en fait, j'ai fait trois ans d'école primaire. En 1946, une école conventuelle a ouvert le premier gymnase de Hagen. Là, j'ai fait six ans jusqu'au B.E.P.C. Après, à 16 ans, j'ai voulu faire un apprentissage dans les travaux publics. Mes parents étaient indignés. Moi, une femme, au milieu de tous ces hommes des ponts et chaussées, qui ont la réputation d'être des brutes grossières! J'ai suivi les cours de la Haute Ecole commerciale pendant deux ans. L'examen de fin d'études correspond au diplôme commercial de la Suisse.

Ensuite j'ai travaillé pendant sept ans à la Caisse d'épargne de la ville de Hagen. Les dernières trois années, j'y ai été caissière. C'était très strict et très fébrile, au contraire de ce que j'ai vécu plus tard en Suisse.

Entre-temps, j'ai fait la connaissance de jeunes hommes. La plupart de mes amies étaient fiancées ou mariées. Moi non. Je n'avais jamais fait la connaissance d'un homme véritable – du moins, aux yeux de ma mère. Après qu'une fois de plus, j'ai rompu avec une relation, et qu'une amie et moi nous nous sommes rendu compte que nous avions toutes deux envie de changer notre vie, nous avons entendu dire qu'on pouvait aussi travailler en Suisse. Nous avons postulé auprès de différentes banques. Et ça a marché. Quinze jours plus tard, nous recevions confirmation de la Volksbank que nous pourrions commencer chez eux. Je ne voulais rester qu'une année pour, plus tard, avoir de meilleures chances de poursuivre ma formation.

Vous pouvez vous souvenir encore de votre premier jour en Suisse?

Nous nous sommes installées dans une chambre du Seefeld et nous nous sommes mises à la recherche de notre nouveau lieu de travail. Nous avons donc fait notre première promenade sur la Bahnhofstrasse et y avons trouvé la Volksbank. La première fois que j'ai traversé le pont Quaibrücke, j'ai été absolument subjuguée: la vue de la Limmat au-dessous, la ville, la cathédrale et puis le lac au loin... J'ai tout de suite su que ce serait ma ville. Je voulais rester ici. J'allais à pied à la banque tous les jours et tous les jours, je pensais: c'est ma ville.

Bientôt, j'ai fait la connaissance de mon futur mari. Il nous a montré le défilé du Sechseläuten. En vérité, il ne m'intéressait pas vraiment, mais lui ne s'intéressait pas à mon amie. Il semblait s'intéresser davantage à moi. Au début, je disais souvent que je n'avais pas de temps. J'ai fini par me dire que je pourrais peut-être bien sortir avec lui une fois, qu'il

pourrait me montrer Zurich et puis, la Suisse. Nous nous sommes souvent rencontrés et, la première année, j'ai beaucoup voyagé avec lui et mon amie. Baden, Soleure, Olten, Fribourg, Genève, Lausanne, Neuchâtel, Lugano, Locarno et le Liechtenstein. En fait, tout ce qu'on a pu trouver dans les guides touristiques.

Comment se sont passées les deux, trois premières semaines en Suisse pour une Allemande?

Au début, je ne comprenais pas un seul mot bien sûr. Au bureau, ils parlaient le dialecte. Il m'a fallu deux ou trois mois avant de pouvoir à peu près suivre une conversation. Mon mari m'a toujours parlé l'allemand standard et m'a tout de suite expliqué les différences entre ce dernier et le dialecte. Les amis suisses se sont adaptés à moi, les premiers temps surtout: quelquefois on aurait dit qu'ils lisaient à haute voix une rédaction. Ils manquaient totalement de spontanéité lorsqu'ils parlaient l'allemand standard avec moi. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, je préfère que les Suisses s'en tiennent au dialecte dans les longues conversations. Comme ça chacun parle naturellement, comme ça vient. Pour la communication, c'est toujours mieux. Ça fait moins bizarre. Bien que je sois consciente, chaque fois que j'ouvre la bouche la première, que ce soit une sorte d'obstacle pour les Suisses. Il y a beaucoup de Suisse qui n'aiment pas parler l'allemand standard. Ma belle-mère me disait toujours: «Je préfère parler français plutôt que l'allemand standard.» Les Suisses ont souvent le sentiment que c'est une sorte d'obligation, qu'ils doivent faire un effort. Mais moi, en vérité, je n'attends pas qu'ils fassent ce genre d'efforts.

Comment vous imaginiez-vous les Suisses lorsque vous viviez en Allemagne et que vous ne connaissiez pas encore la Suisse?

J'avais lu dans un guide en Allemagne un passage sur Zurich. On y écrivait qu'à Zurich vivaient près de 50 millionnaires. Je m'étais imaginé qu'il devait y avoir des gens très riches. Je voyais la Bahnhofstrasse comme une avenue distinguée, on disait que c'était la rue marchande la plus chère du monde. Autrement, pour moi, la Suisse était un pays de vacances, dans lequel aucun Allemand ordinaire ne pouvait passer ses vacances parce que c'était trop cher. J'ai été d'autant plus étonnée de pouvoir autant voyager. Si on cherche bien, on peut voyager en Suisse même avec un petit budget.

Quels étaient vos contacts avec les Suisses?

Sur mon lieu de travail, je n'avais, dans les premiers mois, aucun contact direct avec les Suisses, on se retrouvait plutôt entre étrangers: principalement des Autrichiens et des Allemands, quelques Suédois aussi. Mais il a été difficile d'entrer en contact avec des Suisses. Je ne sais pas si c'était juste à cause de la langue ou si les Suisses préféraient garder leurs distances. Malgré tout, comme j'ai fait la connaissance de mon mari assez rapidement, j'ai eu très vite des contacts avec les Suisses et j'ai aussi été invitée dans les familles. Mais

les contacts ne se sont pas développés directement de mon fait dans les premières années. Ce n'est venu qu'ensuite, lorsque j'ai été mariée et que j'ai eu des enfants.

Comment le cercle d'amis et les parents de votre mari vous ont-ils accueillie?

En fait, ils m'ont trouvée assez gentille, parce que je n'étais pas une Allemande typique. What ever that means.

Y a-t-il en Suisse des choses qui vous ont particulièrement attirée et d'autres qui vous posent, aujourd'hui encore, des problèmes?

Le paysage m'a attirée. La région de Zurich surtout. La substance de cette ville, ce qui est sensible ou imaginable de l'Histoire, ce que la guerre a détruit dans les villes allemandes. Et puis, curieusement, le caractère réservé, secret des Suisses. Il me permet à moi aussi – si je le veux – de me retirer, alors qu'en Allemagne, ça n'était pas aussi facile. En Allemagne – du moins, c'était mon impression – je devais toujours me montrer extravertie.

Comment avez-vous ressenti l'hostilité «anti-allemande» après la guerre?

Lorsque au début, mon amie et moi, nous nous promenions le long du lac, le soir, et que nous parlions en allemand standard, il pouvait arriver que quelqu'un derrière nous dise soudain: «Encore ces fumiers de Souabes.» D'abord, je n'ai pas du tout compris de qui ils parlaient. Je ne viens pas de Souabe, mais de Westphalie. Jusqu'à ce que je me rende compte que ce mot désignait tous les Allemands. Après, je me retournais et je disais: «Je ne suis pas un fumier de Souabe, je suis Prussienne.» Bien que jusque-là, je n'aie jamais insisté sur ma qualité de Prussienne. Mais j'avais l'impression de devoir leur répondre quelque chose. Pas question de me faire insulter uniquement à cause de ma langue.

Une fois, dans un appartement où nous venions d'emménager, il m'est arrivé l'histoire suivante: Je venais de nettoyer la buanderie lorsque quelqu'un m'a tapoté l'épaule et m'a dit: «C'est très bien. Mais les Allemandes ont toujours fait de très bonnes domestiques.» C'est une remarque qui m'a paru avilissante. Une autre fois, lorsque je me suis plainte de quelque chose, on m'a répondu: «Vous auriez mieux fait de rester en Allemagne.»

J'ai aussi essayé de m'engager dans la politique. Mais on m'a dit: «Si vous souhaitez faire de la politique, pourquoi ne pas commencer par l'Allemagne, mais pas ici. On n'a pas besoin de vous ici». C'est de la malveillance. Mais il dépend fortement de sa propre sensibilité qu'on se laisse vite désarçonner, simplement parce que quelqu'un dit: «Tu es étranger». On peut tout aussi bien se dire soi-même: «Je suis étrangère et j'emmène ma propre histoire.»

Vous vous sentez quoi aujourd'hui?

Quand je passe mes vacances en Allemagne, je dis très vite: «Je viens de Suisse». Et puis on me dit: «Mais, à l'origine, vous êtes Allemande?» A l'étranger, je me sens donc Suisse. En Suisse, je me sens aussi Suisse, parce que ce qui se passe en Suisse m'intéresse. Surtout ce qui se passe dans la ville de Zurich, culturellement et politiquement. J'ai envie d'appartenir à cette communauté et de dire mon mot. Donc, je suis Zurichoise en premier lieu, même si on ne l'entend pas quand je parle. Je suis Zurichoise corps et âme.

Est-ce que le climat a changé dans la ville de Zurich par rapport aux années soixante et soixante-dix en ce qui concerne les étrangers?

Oui, mais pas dans le sens que j'aurais souhaité. Les Allemands, les Autrichiens et les Anglais sont moins perçus comme des étrangers dangereux. Mais si on vient de l'Ex-Yougoslavie ou de la Turquie ou du Tiers-Monde, alors là, on se heurte à beaucoup d'animosité. Cela fait mal de constater que quelqu'un issu d'un pays jouissant d'un certain prestige économique, jouisse également de prestige en tant qu'être humain. Que ne compte pas la qualité humaine d'une personne, mais le milieu économique dont il est originaire. Il y a encore trop peu de tolérance et de compréhension. Pourtant on ne quitte pas son pays comme ça, sans raisons.

Quel est votre rapport et celui de vos filles à l'Allemagne?

Je n'y ai plus de parents très proches. J'ai encore gardé des contacts avec des amis d'école, qui me rendent visite et à qui je rends visite. Mes filles continuent d'entretenir des relations amicales avec les enfants de mes amies. Elles apprécient ces relations et les considèrent comme un enrichissement, comme une source d'inspiration et d'informations.

Avez-vous cherché à entrer en contact ou vous êtes-vous liée d'amitié avec d'autres Allemands ici à Zürich?

Je ne l'ai jamais cherché, ça s'est fait tout seul et assez rapidement, à cause de la langue. On ne parlait pas beaucoup de soi. Aujourd'hui encore, je fréquente des Allemands ou anciens Allemands. Ici à Witikon, vit une femme qui a habité dans ma ville d'origine à cent mètres de chez nous et maintenant, elle habite à 500 mètres de chez moi. Nos parents déjà étaient amis.

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

Nigg, Heinz (1999) Here and away. Living in two worlds. Zurich: www.migrant.ch
Translation: Simon Milligan



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License: <http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>